

Les défis de la cohabitation Les Premières nations

Véronique Rozon

Numéro hors-série, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rozon, V. (2004). Les défis de la cohabitation : les Premières nations.
Cap-aux-Diamants, 6–10.

LES DÉFIS DE LA COHABITATION

LES PREMIÈRES NATIONS

PAR VÉRONIQUE ROZON

Des voyages de Jacques Cartier, au XVI^e siècle, jusqu'à l'établissement permanent des Français le long du Saint-Laurent, dans la première moitié du siècle suivant, la région de Québec subit de profondes mutations dans l'occupation de son territoire. Certaines populations autochtones disparaissent mystérieusement, tandis que d'autres s'y installent pour exploiter les ressources du fleuve et de l'environnement laurentien. Après 1608, la formation d'un premier noyau de peuplement français transforme aussi Québec en pôle d'attraction commercial, politique et religieux, entraînant du coup, de fréquents rassemblements amérindiens.

BOULEVERSEMENTS DANS L'OCCUPATION DU TERRITOIRE

En septembre 1535, deux Amérindiens à bord du navire de Jacques Cartier guidaient l'explorateur malouin vers leur village natal, Stadaconé, que certains chercheurs ont voulu

situer sur le versant du cap Diamant, à Québec, sans toutefois pouvoir en faire la preuve archéologique. Taignoagny et Domagaya, fils du chef Donnacona, avaient été enlevés et conduits en France par Cartier, qui les avait rencontrés, l'année précédente à Gaspé, en compagnie d'un groupe d'environ 200 Amérindiens. À son second voyage, Cartier visitait pour la première fois la «province de Canada» qui, s'étendant de l'île aux Coudres jusqu'à Portneuf, rassemblait sept villages autochtones : Ajoaste, Starnatam, Tailla, Sitadin, Stadaconé, Tequenonday et Achelacy.

Cette «province», celle des Stadaconéens, formait avec Hochelaga (Montréal) le territoire d'un ensemble d'Amérindiens que les anthropologues ont désigné par l'appellation «Iroquoiens du Saint-Laurent», étant donné leur proximité culturelle et linguistique avec la famille iroquoise, qui comprend, entre autres, les Iroquois des Cinq-Nations et les Hurons de la baie Georgienne. L'origine de ce groupe, de même que le moment de son installation sur la rive nord du Saint-Laurent, quelque part entre le cinquième et le troisième millénaire avant notre ère, suscitent encore aujourd'hui plusieurs interrogations. Les données archéologiques, jumelées aux documents historiques, fournissent néanmoins les éléments nous permettant de dresser un portrait du mode de vie de ces Iroquoiens.

Les activités de subsistance des Iroquoiens du Saint-Laurent reposaient principalement sur la culture du maïs, et en partie sur la pêche, la chasse et la cueillette. S'ils étaient tous sédentaires et habitaient des maisons longues, leur mode de vie différait quelque peu selon leur situation géographique : à Hochelaga, le climat plus tempéré augmentait les rendements agricoles, tandis qu'à Stadaconé, les Amérindiens attachaient une plus grande importance aux ressources giboyeuses et marines. La recherche de nourriture pouvait conduire les habitants de la «province de Canada», hommes femmes et enfants, jusque dans la péninsule gaspésienne. L'archéologue Claude Chapdelaine a ainsi

Dessin extrait de la carte de Samuel de Champlain, en 1613, montrant une Montagnaise et un Montagnais. (*Rêves d'empire. Le Canada avant 1700*, 1982, p. 112).



postulé l'existence, chez les Iroquoiens du Saint-Laurent, d'une forme de transhumance entre un campement permanent, autour duquel étaient concentrées les activités de culture printanières et automnales, et un campement d'été, spécialement aménagé pour la pêche et la chasse aux mammifères marins.

Les récits de voyage de Cartier nous apprennent que les Stadaconéens et les Hochelaguais guerroyaient contre les Toudamans (Micmacs), peut-être en raison d'une concurrence pour les ressources du Saint-Laurent. En effet, selon l'archéologue Charles A. Martijn, les Micmacs entreprenaient, dès le XVI^e siècle, des expéditions sur le fleuve et se rendaient même jusqu'aux environs de Québec, en traversant les terres à partir de la baie des Chaleurs. Des indices linguistiques contenus dans *Le Grand Insulaire* (1586) d'André Thevet portent à croire que les ennemis des Iroquoiens auraient fréquenté l'île d'Orléans, puisque l'auteur la nomme Minigo, qui signifie «île» en langue micmacque. D'ailleurs, le mot «Québec» serait lui aussi d'origine micmacque : il proviendrait du terme *Kepe:k*, un «verbe d'usage courant en micmac» que l'on peut traduire par «là où c'est fermé, bloqué, obstrué».

En 1603, lorsque Samuel de Champlain remonte le fleuve pour la première fois, les villages iroquoiens décrits par Cartier au siècle précédent ont tous étrangement disparu, sans exception. Une conjonction de plusieurs facteurs explique sans doute cette disparition : les conflits intertribaux (avec les Micmacs, les Algonquins, les Hurons et possiblement les Iroquoiens), les épidémies déclenchées par les nouvelles maladies introduites par les Européens ou même un refroidissement climatique auraient pu causer leur perte. Cette phase de l'histoire amérindienne du Québec souffre malheureusement de l'absence de témoignages écrits, qui permettraient de la reconstituer, ce qui laisse la porte ouverte à bien des spéculations.

Au XVII^e siècle, d'autres groupes autochtones, appartenant cette fois à la famille algonquienne (qui regroupe notamment les Montagnais, les Algonquins, les Atikamekw et les Malécites, des nations toutes apparentées sur les plans linguistique et culturel), se partageaient les rives du Saint-Laurent. À l'ouest du Saint-Maurice, plusieurs bandes d'Algonquins occupaient le territoire jusque dans la vallée de l'Outaouais, tandis qu'à l'est, les Montagnais (ou Innus) étaient présents jusqu'aux environs de Mingan.

Contrairement aux Iroquoiens du Saint-Laurent, les Algonquins et les Montagnais



Page de titre du livre du frère Gabriel Sagard sur les missions des récollets. (*Rêves d'empire. Le Canada avant 1700*, 1982, p. 348).

pratiquaient un mode de vie nomade, où la chasse et la pêche occupaient une place centrale. La saison estivale sonnait l'heure des grands rassemblements (pouvant atteindre de 100 à 200 personnes) sur le bord du fleuve ou d'un cours d'eau significatif et l'abondance des ressources côtières invitait aux célébrations et aux réjouissances. Règle générale, le retour à l'intérieur des terres pour l'hiver marquait le début d'une période plus difficile, les résultats de la chasse au gros gibier étant plus aléatoires, et obligeait à la fragmentation du groupe en cellules multifamiliales de dix à vingt individus. Au moment du contact, le mode de vie et la situation géographique de ces chasseurs feront d'eux d'excellents partenaires dans le développement du commerce de la fourrure, une ressource qui allait assurer l'existence d'une colonie française en Amérique du Nord.

QUÉBEC, UN LIEU DE RENCONTRE LE COMPTOIR DE TRAITE

C'est durant les années 1580 que le commerce des fourrures prend son véritable envol dans la vallée du Saint-Laurent et se développe comme une activité économique autonome. Rapidement, des réseaux de traite,



■ Représentation d'un Iroquois avec son casse-tête et sa pipe, publiée dans Jacques Grasset-Saint-Sauveur, *Encyclopédie des voyages. Costumes civils, militaires et religieux*, 1793. (Collection Yves Beaugregard).

calqués sur des réseaux d'échanges autochtones traditionnels, se dessinent depuis les Grands Lacs et la baie James jusqu'à Québec et Tadoussac. Sur ce vaste échiquier commercial, les Montagnais et les Algonquins tentent, au début du XVII^e siècle, de protéger leur position maîtresse d'intermédiaires commerciaux. Les premiers se font une chasse gardée du Saguenay et les seconds bloquent l'accès aux Grands Lacs de telle sorte que les Français et les Amérindiens pourvoyeurs de fourrures ne peuvent négocier directement entre eux. Les intermédiaires se réservent ainsi une part des profits de l'échange, mais ne pourront cependant maintenir cette situation indéfiniment, car lorsque les Hurons s'allieront officiellement aux Français, en 1615-1616, ils deviendront rapidement des partenaires privilégiés. Dès lors, jusqu'à la destruction de leur pays par les Iroquois, en 1649, les Hurons viendront eux-

mêmes aux comptoirs de traite de la vallée du Saint-Laurent pour y troquer leurs pelleteries et celles qu'ils auront obtenues d'autres nations amérindiennes. Chaque année, une soixantaine de canots, maniés par près de 200 hommes, descendront ainsi des Grands Lacs jusqu'à Québec, transportant quelque 10 000 peaux de castor.

Au cours des années 1630, les Atikamekws, qui habitent à cette époque le bassin du Haut-Saint-Maurice, viennent à leur tour au poste de Québec et quelques années plus tard, on y note même la présence des Micmacs, qui font le voyage depuis l'Acadie pour troquer de l'eau-de-vie et des marchandises alimentaires. Toutes ces rencontres s'accompagnent d'un cérémonial qui prolonge le séjour des Amérindiens à Québec, comme en témoigne le jésuite Paul Le Jeune dans sa *Relation* de 1633 :

«Le premier jour qu'ils arrivent ils font leur cabane, le second ils tiennent leurs conseils, & font leurs présents; le troisième & quatrième ils traittent, ils vendent, ils achèptent, ils troquent leurs pelleteries [...]. C'est un plaisir de les voir pendant cette traite, laquelle pour estant finie ils prennent encore un jour pour leur dernier conseil, pour le festin qu'on leur fait ordinairement, & pour danser.»

Périodiquement donc, le site de Québec se prête à un rendez-vous commercial, réunissant les Autochtones et les marchands, et offre parfois du même coup l'occasion d'échanger sur des questions politiques.

DIPLOMATIE, ALLIANCES ET DÉFENSE

Dès son arrivée dans la vallée du Saint-Laurent, Champlain se trouve plongé dans un contexte géopolitique tendu, marqué par la violence des conflits entre deux ennemis : d'un côté, l'alliance formée par les Montagnais, les Algonquins, les Etchemins (Malécites) et les Hurons, et, de l'autre, la confédération des Cinq-Nations iroquoises. Il est difficile de situer avec précision le début des hostilités, mais selon une mention de Champlain, en 1622, elles remonteraient aux années 1570. Au cœur du conflit, l'enjeu est de taille : les parties se battent pour l'accès aux marchandises européennes qui circulent sur le Saint-Laurent.

L'appui militaire des Français est rapidement sollicité par les Autochtones. Un premier accord est conclu, en 1603, à la pointe Saint-Mathieu, près de Tadoussac, entre les Algonquins, les Montagnais, les Etchemins et les Français, ce qui permettra à la «coalition

laurentienne» d'affronter les Iroquois et de maintenir le rapport de force jusqu'au début des années 1640. Pour quelques décennies, cette première alliance placera Québec au cœur de la diplomatie et de la politique franco-amérindiennes.

En fait, l'Abitation de Québec, construite en 1608, devient un lieu de négociation et d'officialisation d'ententes. En 1609, par exemple, une délégation de Hurons vient à Québec afin d'y rencontrer pour la première fois les Français, qui les accueillent chaleureusement. Au cours des discussions, un chef huron, Atironta, invite Champlain à venir en Huronie pour poser les termes d'un pacte commercial. Champlain n'effectue ce voyage qu'en 1615, mais à son retour, l'année suivante, il est raccompagné jusqu'à Québec par quelques-uns de ses hôtes, qui en profitent pour réaffirmer et sceller l'alliance franco-huronne.

La présence amérindienne à Québec, durant la première moitié du XVII^e siècle, est définitivement facilitée par le soutien militaire des Français, car il apaise le climat de terreur iroquoise régnant parmi leurs alliés autochtones. Les Montagnais, qui voient leurs forces s'amenuiser en raison notamment des épidémies, peuvent alors s'installer aux environs de l'Abitation pour pêcher l'anguille durant l'été ou encore quitter leurs territoires de chasse l'hiver afin de se ravitailler auprès des Français si la nourriture se fait trop rare. L'Abitation de Québec offre même un lieu de refuge pour les Montagnais qui craignent une attaque imminente des Iroquois, comme c'est le cas pendant l'hiver 1632 : «un capitaine des Sauvages vint voir le sieur Emery de Caen, & luy dict que les Algonquains estait allez à la guerre contre les Hiroquois [...]. Ce qui avait tellement espouventé les Montagnais qu'ils s'en revenaient tous de la chasse du castor, & de l'ours, pour se cabaner près du fort».

C'est également pour bénéficier de la protection militaire française qu'au cours de l'année 1650-1651, un groupe d'environ 600 Hurons s'établit de façon permanente dans la région de Québec. L'intensification des attaques iroquoises dans les Grands Lacs les force à fuir leurs territoires de la baie Georgienne, sans quoi, déjà grandement affectée par les épidémies, leur nation serait vouée à l'extermination complète. Leur première migration, planifiée par les jésuites, est suivie de plusieurs déplacements successifs dans la région : ils s'installent d'abord sur l'île d'Orléans, ensuite dans la haute-ville de Québec, puis sur la côte Saint-Michel, pour enfin faire une dernière halte de 24 ans à L'Ancienne-Lorette. En

1697, ils s'établissent finalement au bord de la rivière Saint-Charles pour donner naissance à la communauté de la Jeune-Lorette, aujourd'hui Wendake.

L'ENTREPRISE DE CONVERSION

L'activité missionnaire, particulièrement intense durant la première moitié du XVII^e siècle, est un autre facteur qui contribue à faire de la région de Québec un lieu de rassemblement autochtone. L'arrivée des récollets dans la colonie, en 1615, suivie de celle des jésuites, dix ans plus tard, marque le début d'une vaste entreprise de conversion, sinon de véritable «civilisation», auprès des populations amérindiennes de la Nouvelle-France. Les efforts des prêtres sont surtout concentrés en Huronie, le mode de vie sédentaire facilitant le contact avec les néophytes. Mais, parallèlement, d'autres missionnaires tentent d'enseigner les vertus chrétiennes aux nomades : dans ce contexte, à une lieue et demie au-dessus de Québec, l'anse Kamiskoua-Ouangachit (Sillery) sera choisie comme emplacement de la première «réduction» en Nouvelle-France.

■ Représentation d'une Iroquoise tenant son enfant dans un porte-bébé, publiée dans Jacques Grasset-Saint-Sauveur, *Encyclopédie des voyages. Costumes civils, militaires et religieux*, 1793. (Collection Yves Beauregard).



L'expérience imaginée par le père Paul Le Jeune avait pour objectif de «réduire [les Amérindiens] dans une espèce de bourgade, [...] de les aider à défricher & cultiver la terre & à se bastir», autrement dit, de les inciter à mener une vie à la française, dans la foi chrétienne. Bien que cet épisode n'ait guère connu de succès auprès des chasseurs attachés à leur nomadisme et que, en 1643, Sillery ne comptait toujours que quatre maisons, le registre de la mission, tenu entre 1638 et 1690, consigne plusieurs baptêmes d'Amérindiens provenant de divers horizons. Mise sur pied d'abord pour convertir les Montagnais et les Algonquins, la mission accueille pourtant quelques Atikamekw, un groupe partiellement christianisé au milieu du XVII^e siècle, ainsi que des Nipissingues et, dans le dernier quart du siècle, des Abénaquis.

Au cours du siècle qui s'écoule après le séjour de Jacques Cartier dans la vallée du Saint-Laurent, la présence amérindienne dans les environs de Québec connaît ainsi plusieurs transformations, en raison notamment des conflits intertribaux, mais aussi d'autres facteurs, telle l'activité missionnaire. À partir de 1608, Québec, au centre des activités coloniales françaises, attire des Amérindiens appartenant à diverses nations et devient un lieu de rencontre, où sont jetées les bases d'un premier dialogue entre colonisateurs et autochtones. Dès la seconde moitié du XVII^e siècle cependant, Montréal délogera Québec de sa position centrale en s'imposant comme la nouvelle plaque tournante de la vie diplomatique et commerciale en Nouvelle-France.

Veronique Rozon est étudiante à la maîtrise. Département d'histoire, UQAM

Elle tient à remercier M. Alain Beaulieu et M. Maxime Gohier, qui ont généreusement accepté de commenter des versions de ce texte.

Bienfaisance d'une famille Sauvage du Canada envers les Français, gravure d'après une œuvre de Moreau le Jeune, vers 1780. (Collection Yves Beaugregard).

Pour en savoir plus :

Alain Beaulieu. *Convertir les fils de Caïn. Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France 1632-1642*. Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994.

Alain Beaulieu. *Les Autochtones du Québec*. Québec/Montréal, Musée de la Civilisation/Fides, 2000.

Jacques Cartier. *Voyages en Nouvelle-France*, texte remis en français moderne par Robert Lahaise et Marie Couturier. Montréal, Hurtubise HMH, 1977.

Samuel de Champlain. *Des Sauvages*, texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet. Montréal, Typo, 1993.

Samuel de Champlain. *Œuvres*, édité par C.H. Laverdière. Québec, Desbarats, 1870, 6 vol.; Réimpression en fac-similé avec une présentation de G.-É. Giguère. Montréal, Éditions du Jour, 1973, 3 vol.

Claude Chapdelaine. *Le site Mandeville à Tracy. Variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1989.

Serge Courville et Robert Garon (dir.). *Atlas historique du Québec*, vol. 5, *Québec. Ville et capitale*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

Denys Delâge. *Le pays renversé, Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est*. Montréal, Boréal, 1985.

Olive Patricia Dickason. *Les Premières Nations du Canada*. Sillery, Septentrion, 1996.

Dion-McKinnon. *Sillery, au carrefour de l'histoire*. Montréal, Boréal, 1987.

Duhaime, Gérard (dir.). *Atlas historique du Québec*, vol. 7, *Le Nord, Habitants et mutations*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

Camil Girard et Édith Gagné. «Première alliance interculturelle, Rencontre entre Montagnais et Français à Tadoussac en 1603» dans *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXV, n° 3, 1995, p. 3-14.

Handbook of North American Indians.

Washington, Smithsonian Institution, vol. 5, *Subarctic*, 1981 et vol. 15, *Northeast*, 1978.

Léo-Paul Hébert. «Évangéliser les Amérindiens, Le vieux registre de Sillery (1663-1688)», dans *Cap-aux-Diamants*, automne 1992, n° 31, p. 14-17.

Conrad E. Heidenreich. *Huronnia. A History and Geography of the Huron Indians, 1600-1650*. Toronto, McClelland and Stewart, 1971.

Charles A. Martijn. «Gepèg (Québec) : un toponyme d'origine micmaque» dans *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXI, n° 3, p. 51-64.

Charles A. Martijn (dir.). *Les Micmacs et la mer*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1986.

Robert McGhee. *Le Canada au temps des aventuriers*. Montréal/Hull, Libre Expression/Musée canadien des civilisations, 1991.

Raynald Parent. *Histoire des Amérindiens, du Saint-Maurice jusqu'au Labrador : de la préhistoire à 1760*. Québec, SAGMAI, 1985.

Reuben G. Thwaites. *The Jesuit Relations and Allied Documents, Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*. Cleveland, Burroughs, 1896, 73 vol.

Bruce G. Trigger. *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*. Boréal, Seuil, Montréal, Paris, 1990.

Bruce G. Trigger. *Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple huron*. Montréal, Libre Expression, 1991.

Marcel Trudel. *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. II, *Le comptoir, 1604-1627*. Montréal, Fides, 1966.

Anne Vitart (dir.). *Les Indiens montagnais du Québec*. Paris, Éditions Sèpia, 1995.